



HAL
open science

Self made Animal. L'homme contre nature, un récit

Yoann Ikeda Moreau

► **To cite this version:**

Yoann Ikeda Moreau. Self made Animal. L'homme contre nature, un récit. There is no such thing as nature! Redéfinition et devenir de l'idée de nature dans l'art contemporain, May 2010, Paris, France. hal-01839238

HAL Id: hal-01839238

<https://minesparis-psl.hal.science/hal-01839238v1>

Submitted on 14 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Self made Animal.

L'homme contre nature, un récit

Yoann Moreau
Doctorant EHESS

Préambule :

Dans un bus, quelque part entre le XVIIIe et le XIXe arrondissement de Paris.

- « ... Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? »

Ça fait maintenant cinq ans que

- « Je tente de finir une thèse ».

- « Ah bon, tiens ? Et tu étudies quoi ? »

- « Je bosse sur les... *CATASTROPHES*. »

Je ne sais plus prononcer "catastrophe" sans y mettre un accent particulier, peut être une intonation chargée d'inconfort (comment résumer une thèse le temps d'un trajet en bus ?). J'observe son visage, la surprise d'abord, puis l'intérêt qui se forme et se précise. Elle traverse un moment de concentration interne puis, surgissant des vaguelettes de ses sourcils froncés, jaillit la première question :

- « Les catastrophes, c'est les catastrophes naturelles ? Ou bien... Celles qui sont produites par l'homme ? »

Il y a quelques mois je précisais directement, mais maintenant je préfère tester une hypothèse avant de répondre.

- « Qu'est-ce que tu entends par « catastrophes produites par l'homme ? »

- « Eh bien, les catastrophes économiques... ou technologiques. Par exemple Tchernobyl ou la marée noire américaine, ou le réchauffement climatique. »

Ça n'a pas loupé, comme souvent (en fait toujours), elle n'a pas évoqué les guerres.

- « D'une certaine manière on peut dire que je travaille sur des catastrophes *naturelles* car je m'intéresse à la manière dont la société japonaise gère et prend en charge culturellement les séismes, tsunamis et typhons. Mais ça se complique un peu car, précisément, je me pose la question de savoir quelles sont les catastrophes « normales » ou « naturelles » selon les sociétés. En fait, pour illustrer ce que cela signifie, j'ai une question : Pourquoi, à ton avis, les

japonais continuent-ils à vivre au Japon, alors qu'il y a tant de séismes, de tsunamis, de typhons et de glissement de terrains ? ».

Elle réfléchit, regarde vaguement Paris qui défile derrière la baie vitrée du bus 54. Un scooter nous dépasse, le regard fixé vers l'horizon, droit comme un pic sur son bout de caoutchouc molletonné qui lui sert de siège. Des gens multicolores s'amassent au niveau des passages piétons en attendant de traverser. On vient de passer au niveau du métro Barbès.

- « Parce que c'est chez eux ? »

- « Oui, mais si ta maison présentait le risque de s'effondrer et que tu ne puisses changer cet état de fait, est-ce que tu ne déménagerais pas ? »

- « Si, j'essaierais. »

Je reprends mon souffle dans un silence. En fait j'ai mis près d'un an à trouver une réponse satisfaisante à cette question qui m'avait été posée par un spectateur lors d'une conférence publique. Quand on réfléchit un problème, on oublie souvent de l'appliquer à soi-même.

- « Et si on inverse la perspective ? Qu'est-ce que pourrait dire un japonais, observant l'Europe ou la France ?

Comme ma question n'en est pas vraiment une, j'enchaîne :

- Pourquoi les français continuent-ils de vivre sur un territoire si fréquemment sujet à des guerres, à ces "séismes sociaux" ? En fait, tout bien considéré, tous les 50 ans, on se tape des guerres nationales voire mondiales qui font plusieurs millions de morts. Alors pourquoi est-ce que l'on reste habiter ici ? Qu'est-ce que tu lui répondrais ? ».

Une femme avec une poussette s'escrime pour sortir du bus. Je l'aide à descendre et reviens m'asseoir. Elle reprend :

- « Parce qu'on espère que ça ne se reproduira pas, que ce n'est pas une fatalité. C'est quand même pas comme les séismes. Ils sont régis par la tectonique des plaques, on ne peut pas la modifier, c'est comme ça, il faut faire avec. »

- « Et les États ? Est-ce que l'on peut en modifier la tectonique ? Est-ce que nous pouvons vraiment influencer la géopolitique globale, celle des mouvements sociaux de grande ampleur ? Je parle d'une différence factuelle et non pas théorique : est-ce que, dans les faits, l'humains n'est pas aussi instable, parfois éruptif et violent, parfois contemplatif et impotent ? Pour Durkheim, à l'échelle sociale, le crime est un phénomène normal. Je pense que nous pourrions montrer de même, qu'à l'échelle planétaire, les guerres sont tout aussi natur... »

Par la fenêtre j'aperçois alors le moulin rouge avec sa horde de touristes venus de tous les horizons. Nous descendons précipitamment du bus. Il est (grand) temps de reprendre une vie plus insouciant.

- « On va se boire une petite mousse ? »

Merci à Marion de m'offrir la possibilité de *raconter*¹, une fois n'est pas coutume, une vue sur la nature du point de vue de notre culture.

Self made animal

Dans la bible, Joseph est la figure de celui qui réussit malgré l'adversité, surmonte les épreuves et parvient à s'élever dans l'échelle sociale (et morale) en établissant un plan de prévoyance. Parce qu'il a su interpréter les rêves de pharaon et organiser le stockage des récoltes en prévision des années de disettes, il incarne l'homme avisé, celui qui sauvera l'Égypte de la famine. Exilé, ruiné et trahi par ses frères, il finira ministre, riche et respecté. Joseph est le prototype du *self made man* moderne, celui qui, comme les émigrants américains mythiques, ne doit sa réussite qu'à lui-même, à force de persévérance et de pugnacité. C'est grâce à sa capacité à provoquer les opportunités, à réaliser des prises de risques calculées, et à ne voir dans son environnement qu'un ensemble de ressources utiles à sa promotion sociale, que le *self made man* est arrivé "là où il en est" (à Wall Street, Hollywood, ou au Palais de l'Élysée). Qu'il soit en cela guidé par l'instinct, une voix intérieure, un rêve, une discussion divine ou des "signes" qu'il a su déchiffrer, que sa parole soit prophétique, intuitive ou relevant de l'expertise, ne change pas fondamentalement le récit de la réussite. Le *self made man* se considère être le seul maître d'œuvre de sa situation. Il en est fier et fustige avec mépris ceux qui se débattent dans la fange, pensant qu'il est impossible d'en sortir et qu'ils y resteront pour toujours. "Il suffit de le vouloir", c'est le culte de la volonté. "Yes you can !".

Ce mythe valide par ailleurs la culture du "self made". Cela tend d'un côté à valoriser le *self*, c'est-à-dire la notion d'individu², voire le *selfish* l'égoïsme et la propriété, mais aussi le *self-control* (la maîtrise de soi et de ce qui nous appartient). De l'autre côté, elle promeut le *made*, ce qui est fabriqué et s'obtient par le travail (artistique, technologique ou intellectuel). Tout se qui relève du *self* et du *made*, sera alors l'indice de l'humain. Cela implique *a contrario* que, du point de vue du *self made man*, ce qui relève de la nature est ce qu'il ne sait pas fabriquer et qui ne lui appartient pas.

¹ Cet article a, de fait, beaucoup plus la forme d'un récit que d'un travail d'analyse, documenté point par point. L'occasion fait le larron.

² Pour l'idéologie à l'œuvre dans la notion d'individu, voir Louis Dumont, en particulier ses *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne* (1983, Éditions du seuil, coll. Points Essais, Paris).

Mais cette perspective est-elle seulement le fait d'individus particulièrement méritants, chanceux ou surdoués du *story telling*? Est-elle développée uniquement par les hommes et femmes *self made*, ceux qui ont commencé dans la misère, avec une valise en carton et (pas) un penny en poche ? Il semble que, bien au contraire, ce soit le récit même de l'humanité qui est ainsi construit. Et il a force de mythe.

L'histoire de l'humanité c'est en effet celle d'une espèce "qui a réussi". C'est l'histoire d'un *self made* animal qui, parti de rien, ne devrait sa position actuelle dans le règne de la nature qu'à son caractère non naturel. Nous nous serions fait contre et malgré l'ordre des choses. L'homme, initialement nu et chétif, dépourvu de crocs et de griffes, autant que de pelage et de sens particulièrement affutés, se serait peu à peu hissé en prédateur incontesté grâce à ses capacités d'anticipation³. C'est parce qu'il y aurait en lui une capacité à prévoir, qu'il se serait mis à confectionner des pierres taillées (en vue de la chasse à venir), à s'habiller (en prévision des saisons froides) et à maintenir les braises ardentes (en vue du repas du lendemain et de l'obscurité nocturne). L'homme qui élabore des stratégies – mentales et technologiques, est l'archétype héroïque du survivant. C'est parce qu'il organise son présent en fonction de projets (de famille, de construction, ...) de stratégies (de vente, d'attaque, ...) et de plans (de carrière, de retraite, ...), qu'il anticipe les événements et envisage une multitude de scénarios possibles, que l'homme aurait su se prémunir de sa disparition. Que ce soit l'homme chasseur qui traque, tend des pièges et confectionne des armes, ou l'homme cueilleur qui stocke des baies et des céréales, c'est l'homme prévoyant qui domine la geste de l'histoire humaine. Celui qui a la vue courte, qui mange sans prévoir le lendemain, est vulnérable car soumis aux contingences. S'il subsistait alors, ce ne serait que sous une forme "primitive", fragile et vouée à disparaître⁴.

Ce mythe s'appuie de fait sur un constat qui a force d'évidence. « *Regardez autour de vous (...) les civilisations reconnaissent, l'une après l'autre, la supériorité de l'une d'entre elles, qui est la civilisation occidentale. Ne voyons nous pas le monde entier lui emprunter*

³ Je développe ici la capacité d'anticipation. On insiste généralement sur la maîtrise du feu et des techniques relative au mythe de Prométhée. "Il (Prométhée) trouva l'homme tout nu, n'ayant ni armes, ni chaussures, ni couvertures. Déjà paraissait le jour destiné pour tirer l'homme du sein de la terre et pour le produire à la lumière du soleil; et Prométhée ne savait que faire pour donner à l'homme les moyens de se conserver. Enfin voici l'expédient dont il s'avisa : il déroba à Héphaïstos et à Athéna² le secret des arts et le feu (car sans le feu cette science ne pouvait être possédée : elle aurait été inutile), et il en fit présent à l'homme. Voilà de quelle manière l'homme reçut la science de conserver sa vie." (Platon, *Protagoras*, 320c-321d).

⁴ Pour information, le 04 mars dernier s'éteignait Boa, la dernière représentante de l'ethnie Bo des îles Andaman, en Inde (*Survival International*, <http://www.survivalfrance.org/actu/5513>).

progressivement ses techniques, son genre de vie, ses distractions et jusqu'à ses vêtements ? »⁵. Cette forme d'humanité⁶ dominerait donc non seulement le monde animal et végétal, mais aussi d'autres modalités culturelles, considérées dès lors, comme primitives, tribales ou autochtones.

Ce mythe décrète prioritairement que l'humain ne doit sa survie qu'à son caractère non naturel. La *self made* humanité ne serait donc redevable qu'à elle-même d'un statut durement acquis. Il nous reviendrait de droit de savourer notre situation en tant que maîtres et possesseurs de la nature : "Nous l'avons bien mérité !", voilà ce que dit le mythe moderne. Le *self made* animal en est fier et "se la raconte". Il explique à la nouvelle génération (la sienne et celle des autres) comment son espèce est devenue "la plus forte de la planète"⁷ et roule des mécaniques dans ses 4x4 gros cylindres à habitacles renforcés (écrasant de temps en temps quelques hérissons, lièvres et - parfois - d'autres hommes).

La culture, selon cette perspective, constitue l'arsenal qui lui a permis de conquérir son autonomie. On équipe nos rejetons, dès les premières années, avec les armes de notre espèce : la libération des mains par la marche, le langage, les devoirs pour le lendemain. Dans son berceau déjà nous lui avons glissé sa première armure (un vêtement intégral avec heaume et jambières, je recommande les modèles "grenouillères") ; sa première place forte (un lit à barreaux, dans une pièce sous télésurveillance, dans une maison fermée à double tour) ; un substitut symbolique (le doudou, compagnon d'attente des heures qui ne sauraient être solitaires puisqu'il faudra être social), et une tétine synthétique (car on ne tète pas uniquement au lait de sa mère, mais aussi à celui de la technique). Ajoutez à cela une housse de couette avec des petits animaux (ours, biches et papillons, sages comme les images qu'ils sont), et vous aurez une idée du bain, non plus amniotique mais sémiotique, dans lequel il vient de plonger. La culture est ce qui explique et justifie notre réussite. De ce fait, nous l'envisageons comme notre seule arme face à une nature dangereuse, qui sélectionne par la lutte à mort et le droit du plus fort. Nous ne saurions survivre sans technique, vigilance et prévoyance. La nature, celle qui ne se laisse pas fabriquer ou posséder, qui suit non seulement des lois immuables mais *implacables* est, au fond, notre hantise, notre peur, notre ennemie.

⁵ Claude Lévi-Strauss, 1987 (1952), *Race et histoire*, folio essais, éd. Denoël, Paris, p. 52.

⁶ Je parle du récit d'une humanité *self made*, plutôt que d'une simple qualification telle que « occidentale », « moderne », « technologiques », « avancée » ou "développée" dont les guillemets masquent à peine la prétention. Selon moi, elle se distingue prioritairement non pas dans sa forme, ou dans ses qualités, mais dans le récit qu'elle fait d'elle-même et dans l'histoire qu'elle promet (en Progrès).

⁷ Il aurait envie de dire "le plus fort de l'univers !" mais ce n'est encore qu'un rêve... peut-être pour quand le feu sera éteint et qu'il sera temps de faire dodo.

Si nous sommes donc humains selon cette perspective, ce ne sera pas *par nature*, mais contre la nature. L'homme *self made* animal déclame et déclare le divorce. La nature selon lui, n'est pas nourricière mais meurtrière, il ne vit pas en son sein mais sur elle, émergé et voulant, tel Achab⁸, la dominer de sa volonté.

C'est donc sur fond d'un double impérialisme, celui de l'espèce humaine et celui d'un type socioculturel "self-made" érigé en modèle, que se construit le monde moderne. Est-ce dans le cadre de ce mythe d'une humanité ayant gravi les échelons de la prédation, par la seule force de ses capacités propres (mains, cerveaux et sociabilité), qu'il s'agirait de considérer l'idée que nous nous faisons de la nature ?

Elle s'inscrit dans une histoire longue, qui justifie la survie de l'Homme et son statut actuel dans le règne de la nature. La théorie de l'évolution (autant que la genèse biblique) sacrent l'exception humaine. Mais il y a des failles. Avec l'accroissement de la maîtrise, la globalisation de ce rapport "self-made" et sa mise en réseau à l'échelle mondiale, se profilent des effets de dominos et de méga-structures qui engagent des possibilités de "méga-failures", **c'est-à-dire d'effondrements**⁹. Les guerres ne sont déjà plus tribales, ni même nationales, mais mondiales. Les crises (économiques, politiques, écologiques ou technologiques) ne sont plus locales, mais planétaires. Dans ce contexte, un seul échec pourrait suffire à faire mentir le mythe. La réussite, sur le très long terme, de la version *self-made* de l'humanité, ne peut garantir sa viabilité à venir. À mon sens il faut se désengager du mythe et proposer des alternatives au récit de cette histoire humaine aux allures de combat de boxe (sur le ring ? Culture vs. Nature, bien sûr !). Ces histoires alternatives existent, nul besoin de les inventer. Elles ne sont pas racontées par des sociétés fières et nanties, mais aux marges, chez ceux que nous nommons – toujours avec des guillemets qui indiquent à la fois notre inconfort et notre incapacité à les voir autrement – "primitifs", "sauvages", "premiers" ou "autochtones". Elles

⁸ Il s'agit du capitaine Achab, personnage du roman d'Hermann Melville (*Moby Dick*, Éditions Phébus, Paris, 2005, pour l'excellente traduction d'Armel Guerne). Possédé par un esprit de vengeance meurtrière et de passion dévorante, il entraîne l'équipage du Péquod, dans une obstination suicidaire à vouloir tuer un Léviathan albinos qui les fascine de beauté et de puissance.

⁹ Effondrement : au sens où l'on traduit *collapse*, tel que l'emploie Jared Diamond (*Collapse: How Societies Choose to Fail or Survive*, Viking Press, 2005)

racontent une autre nature, vue par le prisme d'un autre type de récit culturel. Mais c'est une autre histoire...¹⁰

¹⁰ La suite dans ma thèse "*Face aux catastrophes. Une anthropologie*" (dir. A. Berque, EHESS), soutenance prévue courant 2011.